

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

RODOGUNE

CORNEILLE

Tragédie — 1644

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ANTIOCHUS

73 répliques

CLÉOPÂTRE

57 répliques

SÉLEUCUS

42 répliques

RODOGUNE

38 répliques

LAONICE

24 répliques

TIMAGÈNE

16 répliques

ORONTE

4 répliques

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	37
ACTE IV	53
ACTE V	71

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Léonice, Timagène.

LAONICE

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,

5

10

15

20

Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encore 25
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement. 30
Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'état.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages, 35
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui par un bruit confus diversement semée, 40
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

(Elle veut se retirer.)

LAONICE

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siège ; et pour comble d'effroi, 45
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme

Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvait-elle faire et seule et contre tous ? 50
Croyant son mari mort, elle épousa son frère.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
La victoire attachée au progrès de ses armes 55
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ses fils au trône de leur père, 60
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frère :
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort 65
Pour en venger sur lui la prison et la mort.
Jusque dans ses états il lui porta la guerre ;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois, 70
Un des princes survient.

SCÈNE II

Antiochus, Timagène, Laonice.

(Timagène rentre sur le théâtre.)

ANTIOCHUS

Demeurez, Laonice :

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
 Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi. 75
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
 M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune ;
 Et de tous les mortels ce secret révélé
 Me rend le plus content ou le plus désolé.
 Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère, 80
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère ;
 Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
 Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
 Donc, pour moins hasarder, j'aime mieux moins prétendre ;
 Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre, 85
 Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
 M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
 Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
 Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
 Et puis par ce partage épargner les soupirs 90
 Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs !
 Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
 Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;
 Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
 Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ; 95
 Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
 À quel prix je consens de l'accepter pour maître.
 Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
 Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
 Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne, 100
 S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
 Et ne la préférerait à cet illustre rang
 Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

TIMAGÈNE

Seigneur, le prince vient, et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

105

ANTIOCHUS

Ah ! Je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE III

Séleucus, Antiochus, Timagène, Laonice.

SÉLEUCUS

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS

Parlez : notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS

Hélas ! C'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;
C'en est le fondement, la liaison, le gage ;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux noeuds,
Et que ce jour, fatal à l'heur de notre vie,
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

110

115

ANTIOCHUS

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également ;
Mais si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

120

SÉLEUCUS

Si je le veux ! Bien plus, je l'apporte, et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce faible droit d'ânesse,
Vous, satisfait du trône, et moi de la princesse.

125

ANTIOCHUS

Hélas !

130

SÉLEUCUS

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire ?

SÉLEUCUS

Rodogune ?

135

ANTIOCHUS

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS

Quoi ? L'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS

Quoi ? L'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

140

SÉLEUCUS

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS

Et vous l'aimez aussi :

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérais que l'éclat dont le trône se pare

Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare ;

Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah, déplorable prince !

145

SÉLEUCUS

Ah, destin trop contraire !

ANTIOCHUS

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère ?

150

SÉLEUCUS

Ô mon cher frère ! Ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferais-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand coeur cède un trône, et le cède avec gloire :
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche et ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
Mais sans incertitude elle doit être reine.
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,

155

160

165

Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régignons : l'ambition ne peut être que belle,
 Et pour elle quittée, et reprise pour elle ; 170
 Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
 Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS

Il faut encore plus faire : il faut qu'en ce grand jour 175
 Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.
 Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,
 Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
 N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
 Que ceux que contre nous le sort a réunis. 180
 Il sème entre nous deux toute la jalousie
 Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :
 Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
 Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre. 185
 Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.
 En vain notre amitié tâchait à partager ;
 Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,
 Un droit d'aïnesse obscur, sur la foi d'une mère,
 Va combler l'un de gloire et l'autre de misère. 190
 Que de sujets de plainte en ce double intérêt
 Aura le malheureux contre un si faible arrêt !
 Que de sources de haine ! Hélas ! Jugez le reste :
 Craignez-en avec moi l'événement funeste,
 Ou plutôt avec moi faites un digne effort 195
 Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
 Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
 Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,

Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur. 200
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos coeurs mieux unis ne versera que joie ;
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et de notre destin bravant l'ordre barbare, 205
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS

Ah ! Que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire, 210
Que je désavouerais mon coeur s'il en soupire.

ANTIOCHUS

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments ;
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée. 215

SÉLEUCUS

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des noeuds immortels.

SCÈNE IV

Laonice, Timagène.

LAONICE

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGÈNE

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur ;
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

220

LAONICE

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée, également heureuse,
Virent longtemps voler la victoire douteuse ;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle :
Que Nicanor vivait ; que sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avait cru la mort ;
Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son âme à l'imiter s'était déterminée,
Et que pour s'affranchir des fers de son vainqueur,

225

230

235

240

Il allait épouser la princesse sa soeur.
 C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
 Trouve encore les appas qu'avait trouvés leur père.
 La reine envoie en vain pour se justifier :
 On a beau la défendre, on a beau le prier, 245
 On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
 Et son amour nouveau la veut croire coupable :
 Son erreur est un crime, et pour l'en punir mieux,
 Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
 Arracher de son front le sacré diadème, 250
 Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
 Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
 Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
 Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie. 255
 Mais tandis qu'animé de colère et d'amour,
 Il vient déshériter ses fils par son retour,
 Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
 Conduit ces deux amants et court comme à la proie,
 La reine, au désespoir de n'en rien obtenir, 260
 Se résout de se perdre ou de le prévenir.
 Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
 Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître,
 Et changeant à regret son amour en horreur,
 Elle abandonne tout à sa juste fureur. 265
 Elle-même leur dresse une embûche au passage,
 Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
 Que vous dirai-je enfin ? Les Parthes sont défaits ;
 Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine ; 270
 Rodogune captive est livrée à sa haine.
 Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
 Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
 La reine, à la gêner prenant mille délices,

Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ; 275
 Mais quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,
 Je promettais beaucoup et j'exécutais peu.
 Le Parthe cependant en jure la vengeance :
 Sur nous à main armée il fond en diligence,
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort, 280
 Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ;
 Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter ;
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter. 285
 La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
 Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,
 Comme un soleil levant dessus notre horizon.
 Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres 290
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui :
 La paix finit la haine, et pour comble aujourd'hui,
 Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?
 Nos deux princes tous deux adorent Rodogune. 295

TIMAGÈNE

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
 Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour ;
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connaissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux... 300

LAONICE

Et n'ai point encore vu qu'elle aime aucun des deux...

TIMAGÈNE

Vous me trouvez mal propre à cette confiance,
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

305

SCÈNE V

Rodogune, Laonice.

RODOGUNE

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace :
Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE

Quoi ? Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire ?

310

RODOGUNE

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire :
La fortune me traite avec trop de respect,
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice ;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

315

LAONICE

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE

La haine entre les grands se calme rarement : 320
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ;
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats : 325
J'oublie, et pleinement, toute mon aventure ;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie, 330
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
Et toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion :
Telle est pour moi la reine.

LAONICE

Ah ! Madame, je jure 335
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure :
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux.
Si teinte de son sang et toute furieuse
Elle vous traite lors en rivale odieuse, 340
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageait sa vengeance à ce dur traitement ;
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
Il y fallait du temps ; et pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensais à lui mal obéir, 345

Quand en votre faveur je semblais la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimulait la meilleure partie ;
Que se voyant tromper elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux. 350
À présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;
Et si de cet amour je la voyais sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise. 355
Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ? 360

RODOGUNE

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE

Quoi ? Sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est malaisé, dans cette égalité, 365
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.

Il est des noeuds secrets, il est des sympathies
 Dont par le doux rapport les âmes assorties
 S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
 Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer. 370
 C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence :
 Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
 Mais cette indifférence est une aversion
 Lorsque je la compare avec ma passion.
 étrange effet d'amour ! Incroyable chimère ! 375
 Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;
 Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
 C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme : 380
 Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
 C'est à lui pleinement que je veux me donner.
 De celui que je crains si je suis le partage,
 Je saurai l'accepter avec même visage ;
 L'hymen me le rendra précieux à son tour, 385
 Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
 Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
 Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

390

LAONICE

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait les secrets de mon coeur,
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence ;
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce coeur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

395

400

LAONICE

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOPÂTRE

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte, 405
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés, 410
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
éclatez, il est temps, et voici notre jour. 415
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;
Je hais, je règne encore. Laissons d'illustres marques 420
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encore, c'est encore cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie, 425

Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
 Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
 Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
 Si tu crois que mon coeur jusque-là se ravale,
 Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain 430
 Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
 Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème ;
 Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
 Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
 Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté. 435

SCÈNE II

Cléopâtre, Laonice.

CLÉOPÂTRE

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
 Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE

La joie en est publique, et les princes tous deux
 Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
 L'un et l'autre fait voir un mérite si rare, 440
 Que le souhait confus entre les deux s'égare ;
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
 Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :
 Leur choix pour s'affermir attend encore le vôtre ; 445
 Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
 Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPÂTRE

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPÂTRE

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands, 450
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux : 455
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère 460
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des états qu'il avait regagnés.

CLÉOPÂTRE

Il occupait leur trône et craignait leur présence,
Et cette juste crainte assurait ma puissance. 465
Mes ordres en étaient de point en point suivis,
Quand je le menaçais du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,

Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire ;
 Et content malgré lui du vain titre de roi, 470
 S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.
 Je te dirai bien plus : sans violence aucune
 J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
 Si content de lui plaire et de me dédaigner,
 Il eût vécu chez elle en me laissant régner. 475
 Son retour me fâchait plus que son hyménée,
 Et j'aurais pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
 Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
 Je fis beaucoup alors, et ferais encore plus
 S'il était quelque voie, infâme ou légitime, 480
 Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrit le crime,
 Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
 Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
 Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
 Délices de mon coeur, il faut que je te quitte : 485
 On m'y force, il le faut ; mais on verra quel fruit
 En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
 L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :
 Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle ;
 Et puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger, 490
 Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

LAONICE

Quoi ? Vous parlez encore de vengeance et de haine
 Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLÉOPÂTRE

Quoi ? Je ferais un roi pour être son époux,
 Et m'exposer aux traits de son juste courroux ! 495
 N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,
 À voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?

Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
 Lâchement d'une femme il suit les étendards ;
 Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée ; 500
 Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ;
 Ne saurais-tu juger que si je nomme un roi,
 C'est pour le commander, et combattre pour moi ?
 J'en ai le choix en main avec le droit d'aïnesse ;
 Et puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse, 505
 Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
 J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale,
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale :
 Ce n'est qu'en me vengeance qu'on me le peut ravir, 510
 Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE

Je vous connaissais mal.

CLÉOPÂTRE

Connais-moi toute entière.
 Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
 Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang 515
 Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
 La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
 Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
 Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
 M'exposaient à son frère et faible et sans secours. 520
 Je me voyais perdue, à moins d'un tel otage :
 Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ;
 Il m'imposa des lois, exigea des serments,
 Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
 Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire : 525
 J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.

J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...
 Mais voici mes deux fils, que j'ai mandés exprès :
 écoute, et tu verras quel est cet hyménée
 Où se doit terminer cette illustre journée.

530

SCÈNE III

Cléopâtre, Antiochus, Séleucus, Laonice.

CLÉOPÂTRE

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
 Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
 Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
 Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
 Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
 Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
 Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous.
 Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je souffertes !
 Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes
 Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;
 Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
 Il fallut satisfaire à son brutal désir,
 Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
 Pour vous sauver l'état que n'eussai-je pu faire ?
 Je choisis un époux avec des yeux de mère,
 Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
 Votre trône tombant trouverait un appui ;
 Mais à peine son bras en relève la chute,

535

540

545

550

Que par lui de nouveau le sort me persécute :
 Maître de votre état par sa valeur sauvé, 555
 Il s'obstine à remplir ce trône relevé ;
 Qui lui parle de vous attire sa menace.
 Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
 Et de dépositaire et de libérateur,
 Il s'érige en tyran et lâche usurpateur. 560
 Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;
 Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
 Nicanor votre père et mon premier époux...
 Mais pourquoi lui donner encore des noms si doux,
 Puisque l'ayant cru mort, il sembla ne revivre 565
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
 Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
 Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ; 570
 Mais soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
 Ni celui des grandeurs ni celui de la vie
 Ne jeta dans mon coeur cette aveugle furie.
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs 575
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile ;
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux ; 580
 Mais voir votre couronne après lui destinée
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !
 À cette indignité je ne connus plus rien :
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère 585
 Un trône racheté par le malheur d'un père.
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,

Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine, 590
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte,
 Et nous croyons tenir des soins de cette amour 595
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour :
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre ;
 Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 épargnez le dernier à notre souvenir : 600
 Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
 À plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :
 Un fils est criminel quand il les examine ; 605
 Et quelque suite enfin que le ciel y destine,
 J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
 Nous attendons le sceptre avec même espérance ;
 Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience. 610
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents :
 C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;
 Il tombera sur nous quand vous en serez lasse :
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
 Et l'accepter sitôt semble nous reprocher 615
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
 Que bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
 L'ambition n'est pas notre plus grand désir.
 Réglez, nous le verrons tous deux avec plaisir ; 620
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
 Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPÂTRE

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne, 625
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne :
 L'unique fondement de cette aversion,
 C'est la honte attachée à sa possession.
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
 S'il faut la partager avec notre ennemie, 630
 Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
 Sur celle qui venait pour vous la dérober.
 Ô nobles sentiments d'une âme généreuse !
 Ô fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
 Le sort de votre père enfin est éclairci : 635
 Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
 Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
 Que charmé par la soeur, ou forcé par le frère ;
 Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
 Rodogune, mes fils, le tua par ma main. 640
 Ainsi de cet amour la fatale puissance
 Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;
 Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,
 L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime, 645

Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
 De cette même main qui vous a tout sauvé,
 Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ; 650
 Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné. 655
 Quoi ? Vous montrez tous deux un visage étonné !
 Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme
 Que même en la jurant je détestais dans l'âme,
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prêts ; 660
 Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
 Est-ce pitié pour elle ? Est-ce haine pour moi ?
 Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave, 665
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
 Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,
 Pour qui je crus en vain conserver ces états :
 J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre. 670

SÉLEUCUS

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPÂTRE

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
 Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;

Mais si vous me devez et le sceptre et le jour, 675
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
 Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
 Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
 Rien ne vous sert ici de faire les surpris :
 Je vous le dis encore, le trône est à ce prix ; 680
 Je puis en disposer comme de ma conquête :
 Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;
 Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
 Pour jouir de mon crime il le faut achever.

SCÈNE IV

Séleucus, Antiochus.

SÉLEUCUS

Est-il une constance à l'épreuve du foudre 685
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
 Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS

Ô haines, ô fureurs dignes d'une mégère !
 Ô femme, que je n'ose appeler encore mère ! 690
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,
 Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
 Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler, 695

Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
 Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
 Nous le nommions cruel, mais il nous était doux
 Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
 Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
 Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

700

SÉLEUCUS

Une douleur si sage et si respectueuse,
 Ou n'est guère sensible ou guère impétueuse ;
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
 D'en connaître la cause et l'imputer au sort.
 Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse :
 Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse ;
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien :
 Je donnerais encore tout mon sang pour le sien.
 Je sais ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
 Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
 Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
 De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
 Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

705

710

715

720

ANTIOCHUS

Je vois bien plus encor : je vois qu'elle est ma mère ;
 Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
 Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
 J'en sens de ma douleur croître la violence ; 725
 Mais ma confusion m'impose le silence,
 Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
 Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
 Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide :
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ; 730
 Je me cache à moi-même un excès de malheur
 Où notre ignominie égale ma douleur ;
 Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
 J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
 Je conserve pourtant encore un peu d'espoir : 735
 Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
 Et le sort l'eût-il faite encore plus inhumaine,
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS

Ah ! Mon frère, l'amour n'est guère véhément
 Pour des fils élevés dans un bannissement, 740
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
 Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard :
 Nous avons en son coeur vous et moi peu de part ;
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère, 745
 Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
 Et quoi que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine :
 Nous ayant embrassés, elle nous assassine, 750

En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre :
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent : 755
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent ;
Régions, et son courroux ne sera que faiblesse :
C'est l'unique moyen de sauver la princesse.
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis :
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis. 760
Je forme un beau dessein, que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS

Cet avertissement marque une défiance 765
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des noeuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Rodogune, Oronte, Laonice.

RODOGUNE

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère, 770
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi.
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ? 775
Ah ! Que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur, 780
Le coeur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE

Cet avis salutaire est l'unique secours
À qui je crois devoir le reste de mes jours ; 785
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie :
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser :
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle, 790
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère, 795
Je vous laisse avec lui pour en délibérer :
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes :
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces ;
Mais je ne réponds pas que ce coeur inhumain 800
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant : si j'étais ici vue,
Votre péril croîtrait, et je serais perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE

Va, je reconnaitrai ce service en son lieu. 805

SCÈNE II

Rodogune, Oronte.

RODOGUNE

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
Fuirons-nous chez mon frère ? Attendrons-nous la mort,
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE

Notre fuite, madame, est assez difficile : 810
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou s'il vous est permis encore de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse. 815
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits, 820
Et vous accusera de violer la paix ;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités ; 825
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
À ces honteux moyens gardez de recourir :
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne, 830
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE

Ah ! Que de vos conseils j'aimerais la vigueur,
Si nous avons la force égale à ce grand coeur !
Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

835

ORONTE

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister :
Nous mourrons à vos pieds ; c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance ;
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés :
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

840

845

850

SCÈNE III

RODOGUNE

Quoi ? Je pourrais descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service,

855

Et sous l'indigne appas d'un coup d'oeil affété,
 J'irais jusqu'en leurs coeurs chercher ma sûreté !
 Celles de ma naissance ont horreur des bassesses :
 Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
 Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir, 860
 Je croirai faire assez de le daigner souffrir :
 Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
 Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce ;
 Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
 Je le ferai régner, mais en régnant sur lui. 865
 Sentiments étouffés de colère et de haine,
 Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
 Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
 Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi ;
 Rapportez à mes yeux son image sanglante, 870
 D'amour et de fureur encore étincelante,
 Telle que je le vis, quand tout percé de coups
 Il me cria : « Vengeance ! Adieu : je meurs pour vous ! »
 Chère ombre, hélas ! Bien loin de l'avoir poursuivie,
 J'allais baiser la main qui t'arracha la vie, 875
 Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
 Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
 Plus la haute naissance approche des couronnes,
 Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
 Nous n'avons point de coeur pour aimer ni haïr : 880
 Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
 Après avoir armé pour venger cet outrage,
 D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
 Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
 Je suivais mon destin en victime d'état. 885
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
 Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encore percer ce sein infortuné,
 Pour y chercher le coeur que tu m'avais donné,

De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage : 890
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
 J'ose reprendre un coeur pour aimer et haïr,
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
 Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme, 895
 Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
 Fier encore le nom aux murs de ce palais ?
 Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes :
 Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes ;
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi 900
 À qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.
 Mais, dieux ! Que je me trouble en les voyant tous deux !
 Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ; 905
 Et content de mon coeur dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV

Antiochus, Séleucus, Rodogune.

ANTIOCHUS

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos coeurs en soupirent : 910
 À vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;
 Mais un profond respect nous fit taire et brûler,
 Et ce même respect nous force de parler.
 L'heureux moment approche où votre destinée
 Semble être aucunement à la nôtre enchaînée, 915
 Puisque d'un droit d'aïnesse incertain parmi nous

La nôtre attend un sceptre et la vôtre un époux.
 C'est trop d'indignité que notre souveraine
 De l'un de ses captifs tienne le nom de reine :
 Notre amour s'en offense, et changeant cette loi, 920
 Remet à notre reine à nous choisir un roi.
 Ne vous abaissez plus à suivre la couronne :
 Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
 Réglez notre destin, qu'ont mal réglé les dieux :
 Notre seul droit d'aïnesse est de plaire à vos yeux ; 925
 L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
 Préfère votre choix au choix de la nature,
 Et vient sacrifier à votre élection
 Toute notre espérance et notre ambition.
 Prononcez donc, madame, et faites un monarque : 930
 Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
 Et celui qui perdra votre divin objet
 Demeurera du moins votre premier sujet :
 Son amour immortel saura toujours lui dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ; 935
 Il y mettra sa gloire, et dans un tel malheur,
 L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE

Prince, je dois beaucoup à cette déférence
 De votre ambition et de votre espérance ;
 Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir, 940
 Si celles de mon rang avaient droit de choisir.
 Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
 Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
 Le destin des états est arbitre du leur,
 Et l'ordre des traités règle tout dans leur coeur. 945
 C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :
 J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;

Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine. 950
 Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître. 955
 Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime :
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli 960
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre :
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
 Et je mériterais qu'il me pût consumer,
 Si je lui fournissais de quoi se rallumer. 965

SÉLEUCUS

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
 S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
 Faites un roi, madame, et régnez avec lui :
 Son courroux désarmé demeure sans appui,
 Et toutes ses fureurs sans effet rallumées 970
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La couronne est à nous ; et sans lui faire injure,
 Sans manquer de respect aux droits de la nature, 975
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
 Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
 Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse :

Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur, 980
 S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
 On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre ;
 Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
 Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent. 985
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume ;
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
 Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ; 990
 Et tâchant d'avancer, son effort vous recule.
 Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
 Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
 Je crains d'en faire deux si le mien se déclare ; 995
 Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux :
 Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux ;
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
 Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
 Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi, 1000
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
 Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
 Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
 En quels affreux périls il faudra vous jeter ? 1005
 Ce cœur vous est acquis après le diadème,
 Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

1010

ANTIOCHUS

Princesse, ouvrez ce coeur, et jugez mieux du nôtre ;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

1015

RODOGUNE

Prince, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS

C'est notre unique envie.

RODOGUNE

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

1020

SÉLEUCUS

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE

Eh bien donc ! Il est temps de me faire connaître.
 J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ; 1025
 Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
 J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
 Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
 J'écoute une chaleur qui m'était défendue ;
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir 1030
 Que la foi des traités ne doit plus retenir.
 Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :
 Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère.
 Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;
 Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois. 1035
 C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
 J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine :
 Réglez-vous là-dessus ; et sans plus me presser,
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre : 1040
 Je respecte autant l'un que je déteste l'autre ;
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
 Valent bien que pour lui votre coeur s'intéresse : 1045
 Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
 Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
 Si vous leur préférez une mère cruelle,
 Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.
 Vous devez la punir, si vous la condamnez ; 1050
 Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.

Quoi ? Cette ardeur s'éteint ! L'un et l'autre soupire !
J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire...

ANTIOCHUS

Princesse...

RODOGUNE

Il n'est plus temps, le mot en est lâché. 1055
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère :
Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
Je me donne à ce prix : osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter. 1060
Adieu, princes.

SCÈNE V

Antiochus, Séleucus.

ANTIOCHUS

Hélas ! C'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le coeur. 1065

SÉLEUCUS

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle
Méritait notre mère, et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS

Ah ! Que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encore régner ? Faut-il l'aimer encore ?

1070

ANTIOCHUS

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

1075

SÉLEUCUS

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS

La révolte, mon frère, est bien précipitée,
 Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ; 1080
 Et c'est à nos désirs trop de témérité
 De vouloir de tels biens avec facilité :
 Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
 Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
 Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments ! 1085
 Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.
 Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme
 Où la haine s'apprête à couronner le crime,
 Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
 Où sans un parricide il n'est point de bonheur ; 1090
 Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
 Je me sens affaiblir quand je vous encourage :
 Je frémis, je chancelle, et mon coeur abattu
 Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
 Mon frère, pardonnez à des discours sans suite, 1095
 Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS

J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé
 Ne secouait le joug dont il est accablé.
 Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
 Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme ; 1100
 Et jugeant par leur prix de leur possession,
 J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
 Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,
 Si dans la liberté que le ciel me renvoie,
 La crainte de vous faire un funeste présent 1105
 Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
 Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,

Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu :
 L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ; 1110
 Et son reste confus me rend quelques lumières
 Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.
 Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs coeurs ;
 Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes, 1115
 Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,
 Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
 Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ; 1120
 Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
 N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire :
 Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi, 1125
 Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
 Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
 J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
 Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un oeil de pitié. 1130

SCÈNE VI

ANTIOCHUS

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence 1135
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade : 1140
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant courroux 1145
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Antiochus, Rodogune.

RODOGUNE

Prince, qu'ai-je entendu ? Parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S'imagine...

1150

ANTIOCHUS

Apaisez ce courage irrité,
Princesse ; aucun de nous ne serait téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce coeur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.

1155

1160

Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme ; 1165
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai ; mais quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous ; 1170
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ;
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS

Recevez donc son coeur en nous deux réparti ; 1175
Ce coeur qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce coeur pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce coeur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime, 1180
Et montre, en vous aimant, qu'il est encore le même.
Ah ! Princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE

Si c'est son coeur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même ; 1185
À ce coeur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.

Une seconde fois il vous le dit par moi :
Prince, il faut le venger.

1190

ANTIOCHUS

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE

Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

1195

ANTIOCHUS

Ah ! Si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE

Ah ! Je vois trop régner son parti dans votre âme :
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS

Oui, je le prends, madame ;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-mêmes à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre, et hâtez-vous sur moi
De punir une reine et de venger un roi ;
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux ;

1200

1205

1210

Punissez un des fils des crimes de la mère,
 Mais payez l'autre aussi des services du père,
 Et laissez un exemple à la postérité
 Et de rigueur entière et d'entière équité.
 Quoi ? N'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?
 Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?
 Ce coeur qui vous adore et que vous dédaignez...

1215

RODOGUNE

Hélas ! Prince.

ANTIOCHUS

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?
 Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

1220

RODOGUNE

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
 Le combat pour mon âme était moins dangereux
 Lorsque je vous avais à combattre tous deux :
 Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
 Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.
 J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :
 Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
 Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
 Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue :
 Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
 Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
 Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
 Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
 Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix
 Qui rompt de vos traités les favorables lois.
 D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :

1225

1230

1235

Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;
 Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,
 Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner ;
 Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ; 1240
 Votre refus est juste autant que ma demande :
 À force de respect votre amour s'est trahi.
 Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi ;
 Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
 Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense. 1245
 Reignons donc sous les lois que m'impose la paix,
 Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
 Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
 L'orgueil de ma naissance enfle encore mon courage,
 Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi, 1250
 Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
 Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
 Attendant son secret vous aurez mes désirs,
 Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs : 1255
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS

Que voudrais-je de plus ? Son bonheur est le mien.
 Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien :
 L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende ; 1260
 Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;
 Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre, 1265

Mon amour... Mais adieu : mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce coeur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II

ANTIOCHUS

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés : 1270
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux coeurs des vrais amants, 1275
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la-moi fléchir ou mourir à ses yeux.

SCÈNE III

Cléopâtre, Antiochus, Laonice.

CLÉOPÂTRE

Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ? 1280

ANTIOCHUS

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPÂTRE

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS

Je sais que je pérís si vous ne m'écoutez.

CLÉOPÂTRE

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ? 1285
Il a su me venger quand vous délibériez,
Et je dois à son bras ce que vous espériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême :
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède ; encore est-il fâcheux, 1290
étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
Je périrai moi-même avant que de le dire ;
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS

Le remède à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ; 1295
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense ; 1300
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et votre coeur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié :
Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPÂTRE

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

1305

ANTIOCHUS

Je tâche avec respect à vous faire connaître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPÂTRE

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

1310

ANTIOCHUS

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aïnesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le désir de régner eût fait la même chose ;
Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire :
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,

1315

1320

1325

Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

CLÉOPÂTRE

Non ; mais vous avez dû garder le souvenir 1330
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyais que vos coeurs, sensibles à ces coups,
En sauraient conserver un généreux courroux ; 1335
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant : je presse, sollicite, 1340
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer :
Vous ne considérez ni lui ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature : 1345
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPÂTRE

Non, non, où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS

Leurs charmes à nos coeurs sont également doux. 1350
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;

Mais aussi...

CLÉOPÂTRE

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPÂTRE

Périssez, périssez : votre rébellion 1355
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis. 1360

ANTIOCHUS

Eh bien ! Triomphez-en, que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir :
Je percerai ce coeur qui vous ose trahir ;
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire, 1365
Et noyer dans mon sang toute votre colère !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encore notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes. 1370

CLÉOPÂTRE

Ah ! Que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !

Vos larmes dans mon coeur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance.
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire :
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire.
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'aîné :
Possédez-la, régnez.

1375

1380

ANTIOCHUS

Oh ! Moment fortuné !
Oh ! Trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine ;
Madame, est-il possible ?

CLÉOPÂTRE

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon coeur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

1385

ANTIOCHUS

Quoi ? Je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessait a daigné me guérir !

1390

CLÉOPÂTRE

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;
Son coeur, comme le vôtre, en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS

Heureux Antiochus ! Heureuse Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

1395

CLÉOPÂTRE

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

1400

ANTIOCHUS

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
À vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV

Cléopâtre, Laonice.

LAONICE

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPÂTRE

Que ne peut point un fils sur le coeur d'une mère ?

LAONICE

Vos pleurs coulent encore, et ce coeur adouci...

1405

CLÉOPÂTRE

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
 Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;
 Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
 Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
 D'apprendre tout de moi, qu'il ne serait de vous.

1410

SCÈNE V

CLÉOPÂTRE

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
 Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;
 Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
 Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
 Je ne veux plus que moi dedans ma confiance.
 Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement
 Aux attraits captieux de mon déguisement,
 Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
 Au sort des immortels préfère ta fortune,
 Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
 En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :
 De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
 Et c'est mal démêler le coeur d'avec le front,
 Que prendre pour sincère un changement si prompt.
 L'effet te fera voir comme je suis changée.

1415

1420

1425

SCÈNE VI

Cléopâtre, Séleucus.

CLÉOPÂTRE

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS

Pauvre princesse, hélas !

CLÉOPÂTRE

Vous déplorez son sort !

1430

Quoi ? L'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPÂTRE

Vous lui pouvez servir encore d'amant fidèle ;

Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS

Oh ciel ! Et de qui donc, madame ?

1435

CLÉOPÂTRE

C'est de vous,

Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;

De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;

De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;

De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,

1440

S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS

De moi !

CLÉOPÂTRE

De toi, perfide ! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône était à toi par le droit de naissance ;
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;
Tu devais l'épouser, tu devais être roi !
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aïnesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

1445

1450

SÉLEUCUS

À mon frère ?

CLÉOPÂTRE

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ;
Et par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon coeur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

1455

1460

CLÉOPÂTRE

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

1465

SÉLEUCUS

Quoi ? Je conserverais quelque courroux secret !

CLÉOPÂTRE

Quoi ? Lâche, tu pourrais la perdre sans regret ?
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée ?
Elle dont tu plaignais la perte imaginée ?

SÉLEUCUS

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

1470

CLÉOPÂTRE

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte ;
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

1475

SÉLEUCUS

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère

1480

Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPÂTRE

J'en prends à la connaître, et la faire avorter ;
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

1485

SÉLEUCUS

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

1490

CLÉOPÂTRE

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

1495

SÉLEUCUS

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrètes :
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez et plus que je ne veux :
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.

1500

Adieu.

SCÈNE VII

CLÉOPÂTRE

De quel malheur suis-je encore capable ? 1505
 Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable ;
 Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
 Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
 Quoi ? Sans émotion perdre trône et maîtresse !
 Quel est ici ton charme, odieuse princesse ? 1510
 Et par quel privilège, allumant de tels feux,
 Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux ?
 N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
 Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encore reine.
 Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les vois, 1515
 Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi ;
 Mais n'importe : mes mains sur le père enhardies
 Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
 Leurs jours également sont pour moi dangereux :
 J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux. 1520
 Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :
 Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
 Mais déjà l'un a vu que je les veux punir :
 Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
 Allons chercher le temps d'immoler mes victimes, 1525
 Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOPÂTRE

Enfin, grâce aux dieux, j'ai moins d'un ennemi :
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père : 1530
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
Ô toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort 1535
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu, 1540
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle, 1545
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :

Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
 Que retenir ma main sur la moitié du crime ; 1550
 Et te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
 Que te laisser sur moi père et frère à venger.
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
 Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux 1555
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ; 1560
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
 Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis :
 Il est doux de périr après ses ennemis ;
 Et de quelque rigueur que le destin me traite, 1565
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
 Mais voici Laonice : il faut dissimuler
 Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II

Cléopâtre, Laonice.

CLÉOPÂTRE

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE

Ils approchent, madame : 1570
 On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
 L'amour s'y fait paraître avec la majesté ;

Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grâce en tous deux toute auguste et royale
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale, 1575
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand prêtre être unis à jamais :
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
 Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels 1580
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés, 1585
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
 Mais je les vois déjà, madame : c'est à vous
 À commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III

Cléopâtre, Antiochus, Rodogune, Oronte, Laonice, troupe de Parthes et de Syriens.

CLÉOPÂTRE

Approchez, mes enfants, car l'amour maternelle, 1590
 Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle ;
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE

Je le chérirai même au delà du trépas.
 Il m'est trop doux, madame ; et tout l'heur que j'espère,
 C'est de vous obéir et respecter en mère. 1595

CLÉOPÂTRE

Aimez-moi seulement : vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS

Ah ! Si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

1600

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Léonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue.)

(Léonice revient avec une coupe à la main.)

CLÉOPÂTRE

J'ose le croire ainsi ; mais prenez votre place :
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.
Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet état que j'ai sauvé pour lui :
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise

1605

1610

Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

1615

ORONTE

Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame, et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPÂTRE

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié !

1620

1625

ANTIOCHUS *(prenant la coupe)*

Ciel ! Que ne dois-je point aux bontés d'une mère ?

CLÉOPÂTRE

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

1630

CLÉOPÂTRE

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

1635

SCÈNE IV

Cléopâtre, Antiochus, Rodogune, Oronte, Timagène, Léonice, troupe.

TIMAGÈNE

Ah ! Seigneur.

CLÉOPÂTRE

Timagène,
Quelle est votre insolence ?

TIMAGÈNE

Ah ! Madame.

ANTIOCHUS

Parlez.

1640

TIMAGÈNE

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS

Quoi ? Se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE

L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu :
Son âme à ce penser paraissait attachée ;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

1645
1650

ANTIOCHUS

Enfin, que faisait-il ? Achevez promptement.

TIMAGÈNE

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte,
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

1655

CLÉOPÂTRE

Il est mort ?

TIMAGÈNE

Oui, madame.

CLÉOPÂTRE

Ah ! Destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis, 1660
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE *(à Cléopâtre)*

Madame, il a parlé : sa main est innocente. 1665

CLÉOPÂTRE *(à Timagène)*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encore parler !

ANTIOCHUS

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère. 1670
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie ;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant, 1675
Avec assez de peine entrouvre un oeil mourant ;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous

Ces mots où l'amitié règne sur le courroux : 1680
 « Une main qui nous fut bien chère
 Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
 Régnerez ; et surtout, mon cher frère,
 Gardez-vous de la même main.
 C'est... » la Parque à ce mot lui coupe la parole ; 1685
 Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole ;
 Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
 J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
 Qui va changer en pleurs l'allégresse publique. 1690
 Ô frère, plus aimé que la clarté du jour,
 Ô rival, aussi cher que m'était mon amour,
 Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
 Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
 Oh ! De ses derniers mots fatale obscurité ! 1695
 En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité ?
 Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
 Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
 Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
 Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner ? 1700
 « Une main qui nous fut bien chère ! »
 Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?
 Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
 Nous vous avons tous deux refusé notre main :
 Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une, est-ce l'autre 1705
 Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
 Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLÉOPÂTRE

Quoi ? Vous me soupçonnez ?

RODOGUNE

Quoi ? Je vous suis suspecte ?

1710

ANTIOCHUS

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;
Mais quoi que sur mon coeur puissent des noms si doux,
À ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

1715

(Il tire son épée, et veut se tuer.)

ANTIOCHUS

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
Ô quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc !
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

1720

1725

RODOGUNE

Ah ! Seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

1730

CLÉOPÂTRE

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS

Ôtez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
épargne un parricide à l'une de vous deux.

1735

1740

(À Rodogune.)

CLÉOPÂTRE

Puisque le même jour que ma main vous couronne

Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne ; 1745
 Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essayer,
 Son peu d'amour me force à me justifier ;
 Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
 Qu'en la traitant d'égal avec une étrangère,
 Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi 1750
 À nommer autrement et mon juge et mon roi),
 Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
 Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
 Qu'en son coeur du passé soutient le souvenir,
 Et que j'avais raison de vouloir prévenir. 1755
 Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :
 J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;
 Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.
 Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
 Madame ; mais, ô dieux ! Quelle rage est la vôtre ! 1760
 Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
 Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
 Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
 Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ; 1765
 Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! En vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
 J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
 Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez, 1770
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
 À régler ses soupçons sur cette différence,
 À voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier. 1775

(À Antiochus.)

(À Cléopâtre.)

RODOGUNE

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
 Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
 Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
 Je ne m'étonne point de voir que votre haine 1780
 Pour me faire coupable a quitté Timagène.
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
 Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
 Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
 Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée ; 1785
 Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes, si vous voulez passer pour véritable
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien ; 1790
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
 Et qui sur un époux fit son apprentissage
 A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
 Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
 De justes sentiments dans mon âme élevés : 1795
 Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
 Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
 Comme par sa prudence il a tout adouci,
 Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.
 Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère 1800
 Que pour don nuptial vous immoler un frère :
 On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur,
 Pour me faire un passage à vous percer le coeur.
 Où fuirais-je de vous après tant de furie,
 Madame, et que ferait toute votre Syrie, 1805

Où seule, et sans appui contre mes attentats,
Je verrais... ? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux, 1810
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée ;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ; 1815
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre, 1820
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi...

RODOGUNE *(l'empêchant de prendre la coupe)*

Quoi ? Seigneur.

ANTIOCHUS

Vous m'arrêtez en vain :
Donnez. 1825

RODOGUNE

Ah ! Gardez-vous de l'une et l'autre main.
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPÂTRE

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE

De toutes deux, madame, il doit tout refuser. 1830
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et pour toute réplique, 1835
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPÂTRE *(prenant le coupe)*

Je le ferai moi-même. Eh bien ! Redoutez-vous
Quelque sinistre effet encore de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avec patience.

ANTIOCHUS *(prenant le coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu)*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance : 1840
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
À rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis, 1845
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tous égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux ! Quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

1850

ANTIOCHUS *(rendant le coupe à Laonice ou à quelque autre)*

N'importe : elle est ma mère, il faut la secourir.

1855

CLÉOPÂTRE

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne : de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

1860

1865

ANTIOCHUS

Ah ! Vivez pour changer cette haine en amour.

1870

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

CLÉOPÂTRE

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

1875

ORONTE

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pussiez courir ;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

1880

ANTIOCHUS

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaiguez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

1885